

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François REMY

Saint-François au Labour

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 165-167

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Saint-François au Labour¹

Il est un champ sans limite, plus profond que l'Océan, plus vaste que le monde. Rien ne surpasse la richesse de ce domaine sacré ; rien n'approche son attrait. Celui qui l'a choisi pour bien l'aime pour la vie ; celui qui le cultive en porte la pensée jusqu'en son sommeil.

Et Dieu l'a livré aux enchères de l'amour...

Dans l'air empourpré par les rayons du soleil, le champ sacré déroulait la douce magie de son décor. La terre en était brune — de celle qui semble garder d'un feu ancien la couleur ardente, — et ses flancs déchirés appelaient le geste du semeur...

La splendeur du couchant illuminait tout ; des clartés soudaines naissaient jusque dans les plis des collines, et le monde des choses, apaisant ses bruits, délivrait le silence, comme en nous-mêmes, parfois, la prière impuissante s'abîme en une muette adoration.

Emu, pensant qu'un soir pareil dira la veille de l'éternité, je m'avançai.

Et voici que, dans la partie du champ encore inculte, un laboureur conduisant sa charrue, apparut à mes yeux.

Les bœufs marchaient, le col incliné sous le joug, la tête basse, en soufflant ; et le soc à chaque nouveau pas, entrait dans la terre brunie, rejetait de côté les mottes de gazon et de bruyère.

Penché sur les bras de la charrue, le laboureur guidait la marche.

Oh ! ce visage ravi, où la joie divine, la joie brûlante n'a laissé que ce qui décèle une âme dévorée d'amour ! Son corps couvert des plis trop larges d'une robe de bure, —

¹ Extrait de la *Chronique du Sud-Est*

un corps amaigri, fouetté, exténué, — son corps demandait grâce ; mais sous la fine couronne monastique ses yeux brillaient, levés vers l'azur, et ravis ; et ses lèvres disaient un cantique comme seuls peuvent en dire les élus.

Quand il fut en haut, tout en haut du sillon, il s'arrêta. Les bœufs avaient relevé la tête, et je vis, sous le dernier éclat du couchant, qu'ils portaient une étoile blanche au front ; les oiseaux voletaient autour du laboureur, se reposaient sur ses épaules, partaient dans l'azur comme pour des messages, et sans cesse il en venait de nouveaux... Lui, debout, contemplant son champ.

... Lentement, l'ombre des collines s'inclinait ; il ne restait de lumière que sur ce faite, autour du moine-laboureur dont la voix s'éleva, de nouveau, dans la paix du soir.

Qui pourra jamais redire les accents de ce cantique ? Ils faisaient penser à des torrents de cire coulant sous les effluves d'une fournaise, à l'élan énamouré des âmes d'avant la chute. La joie sans mesure, la joie avide et profonde, écho d'une gloire inconnue, éclatait dans ce chant. Pour louer le Très-Haut, le moine-laboureur s'adressait aux étoiles, au soleil, au feu, aux saisons, et l'on eût dit qu'en nommant toutes les forces de la nature, il leur restituait leur bienfaisance originelle, et qu'elles-mêmes s'unissaient, dociles, à son acte d'adoration.

A la fin, comme brisant des liens trop tendus, le cri de son âme s'éleva au-dessus des choses terrestres :

« O Beauté ancienne et nouvelle, o Jésus, tu m'as ravi mon cœur et tu entraînes mon âme je ne sais où.

« Toi-même, tu ne sus pas te défendre de l'amour. Par amour tu descendis sur terre et tu cachas ta grandeur native, ta sagesse et ta puissance.

« Souvent tu cheminais par le monde comme un homme enivré ; l'amour te menait comme un homme vendu... »

J'écoutais, immobile, la voix du Saint monter dans la paix du soir. Et je pensais :

Se peut-il en vérité, qu'un homme atteigne ces hauteurs, et quel champ laboure-t-il donc en joie si grande ? »

Alors, le Saint, abaissant ses regards sur la colline tout embuée de vapeurs roses, se mit à parler à son champ :

« Champ béni des âmes ! Terre féconde livrée par Dieu au travail de l'amour ! je suis ton ouvrier, je t'appartiens pour la vie. Longtemps je te cherchai dans la nuit du siècle. En me voyant épuisé de désir les hommes m'ont cru fou et ils ont ri de ma folie. Mais tu me combles, ô terre d'amour, à jamais féconde. Nous ne te donnons qu'un misérable travail et tu nous rends des moissons éternelles.

« Un jour, Jésus t'a dit : «Je t'aime et je veux verser mon sang pour toi, » et depuis ce jour son sang imprègne ton sol, des légions d'ouvriers épuisent leur vie sur tes sillons.

« Vers toi accourent les âmes qui ont faim, et tu les rassasies ; vers toi s'acheminent les hommes que le bruit du monde a lassés, et tu dilates leur cœur. »

Longtemps le Saint parla, et il semblait que la nature frémit à sa voix et que, sur les sillons ouverts, des vols d'anges passaient semant la divine semence.

Il est un champ sans limite, plus profond que l'Océan, plus vaste que le monde. Celui qui l'a choisi pour bien l'aime pour la vie ; celui qui le cultive en porte la pensée jusqu'en son sommeil.

Et Dieu l'a livré aux enchères de l'amour...

RÉMY.